

Le Riche, Mlle
Caroline et Storm

CAROLINE ET STORM,

OU

FRÉDÉRIC

DIGNE DU TRÔNE,

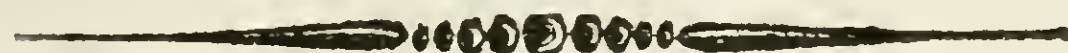
MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

A grand spectacle, orné de Danses, Pantomime, Evolutions Militaires, etc. etc.

PAR MADEMOISELLE L. R***.

Musique de M. QUAISAIN; Ballets de M. RICHARD, Pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 20 septembre 1804.



[illegible]IS

Chez FAG[illegible] Théâtre, boulevard Sai[illegible], [illegible]is-[illegible] le Théâtre des Je[illegible]

1806.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDÉRIC II, roi de Prusse.	*M. Tautin.*
Le colonel WEISTER, gouverneur de Brieg.	*M Defrêne.*
STORM, ancien capitaine de Carabiniers, jambe de bois.	*M. Corse.* / *M. Dumont.*
BELLEMAN, lieutenant d'infanterie, époux de Caroline, et neveu de Storm.	*M. Vigneaux.*
SPILLER, attaché au capitaine Storm, en qualité d'homme de confiance.	*M. Raffile.*
CAROLINE, femme de Belleman.	*Mlle. Lesvesque.*
Madame SCHEVERST, hôtesse de l'auberge des couriers, sur la route de Brieg à Molwitz.	*Mlle. Lagrenois.*
Un Officier, président du conseil.	*M. Joigny.*
Un Officier des gardes.	*M. Stocleit.*
Le Commandant de l'escorte du capitaine Storm.	*M. Delaporte.*
Un Bourgmestre.	*M. Melcourt.*
Une Servante.	*Mlle. Philbert.*
Officiers, Soldats, Gardes.	
Vivandiers, Vivandières.	
Villageois, Villageoises.	
FRANK et STEPHENS, domestiques du colonel Weister.	

La Scène est en Silésie, dans l'Electorat de Brandebourg.

Au premier Acte, à Brieg, dans la maison du capitaine Storm.
Au second Acte, dans l'auberge des Couriers.
Au troisième Acte, au camp de Molwitz.



CAROLINE ET STORM.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un appartement simplement meublé; il y a deux croisées dans le fond, une pendule au milieu, à droite de l'acteur une porte de cabinet, à gauche la porte d'entrée.)

SCENE PREMIERE.

(Le capitaine Storm est assis près d'une table, il fume sa pipe; Spiller appuyé sur le dos de son fauteuil, le regarde, et sourit de la vivacité qu'il met à faire sa description.)

LE CAPITAINE STORM, *de la craie à la main.*

Oui, morbleu, c'est bien cela; il me semble être rajeuni de trente ans. Voyons un peu si je ne me suis pas trompé. Ici le village de Tanchel, notre corps d'armée de ce côté; ici nos avant-postes; plus loin notre corps de réserve; sur cette colline est retranchée notre artillerie, qui roullait, mille yeux, d'une belle manière!.... et là, le camp des ennemis.....

SPILLER.

Comment, vous voyez tout ça sur cette table?

STORM

Qu'appelles-tu voir? Mais je vois la bataille; elle fut terrible. D'abord, notre général s'avança et fit prendre à l'armée une position avantageuse au pied de cette montagne.

SPILLER, *posant le doigt sur la table.*

Est-ce que c'est là une montagne?

STORM, *le repoussant avec un geste d'impatience.*

Laisse-moi donc dire, tu vas me faire perdre la position..... Ah, m'y voilà..... oui..... Nous renversâmes l'aile gauche; le général ennemi en fut intimidé; mais bientôt il nous rendit le change. Alors notre cavalerie prit les ennemis en flanc, ils se trouvèrent coupés; ils parvinrent pourtant à se faire jour à travers la mêlée, et firent une retraite honorable.

SPILLER.

Ah! ça, et qu'est-ce que c'est que toutes ces croix que vous faites là?

STORM.

Tu vois bien que ce sont les bataillons ennemis. C'est pour marquer, c'est pour indiquer qu'ils ont été battus.....

SPILLER.

Ah!.... vous avez donc été à cette affaire?

STORM.

Si j'y ai été? Oui, sans doute, et à beaucoup d'autres.

SPILLER.

Faut pas demander si vous vous êtes bien battu à celle-ci?

STORM.

Diable l'emporte! Est-ce que j'ai eu occasion de me battre? Notre régiment n'a-t-il pas été exposé cinq heures durant au feu de l'artillerie ennemie? Mes camarades tombaient devant, derrière, à droite, à gauche, comme des mouches. C'est le bon Dieu qui m'a sauvé la vie.

SPILLER.

Et que pensez-vous de cette affaire?

STORM.

Ce que j'en pense? c'est que c'était une maudite affaire.

SPILLER.

Heureusement, vous vous en êtes tiré sain et sauf.

STORM.

Oui, sain et sauf, avec une jambe de moins.

SPILLER.

Je veux dire que vous n'y avez pas perdu la vie.

STORM

Ma foi, sans ce brave caporal Reyter, c'était fait de moi. Il était rustre comme sa moustache, mais brave comme son épée: ce fut lui qui me releva (lorsque je tombai quand ce maudit boulet vint m'emporter la jambe) et qui s'exposa au danger de perdre sa vie pour conserver la mienne. Caporal, lui dis-je, quand je serai vieux, tu le seras aussi, nous ne pourrons plus nous battre pour la patrie, eh bien, tu vivras et mourras avec moi; tu ne manqueras pas de pain tant que le capitaine Storm en aura un morceau à manger.

SPILLER.

Et qu'est-il devenu?

STORM.

Ma foi, il est allé rejoindre les légions célestes; mais l'ange qui les commande n'entend rien au service, s'il n'en a pas fait au moins un major.

SPILLER.

Mais il me semble, monsieur le capitaine, qu'après cinquante ans de service, vous pouviez prétendre à une meilleure pension?

STORM.

Cela se peut, mon ami: mais mon caractère répugne aux intrigues qu'il faut employer pour obtenir justice. Je n'aime pas ces affaires-là. Du pain noir suffit quand on a faim, de la petite bière quand on a soif; et si je pouvais désirer d'être plus riche, ce serait pour venir au secours des malheureux; car je pense que celui qui a du superflu, et qui ne le donne pas à son camarade dans le besoin, ne mérite pas même d'avoir le nécessaire.

SPILLER.

Ma foi, M. Storm, si tout le monde pensait comme vous, il n'y aurait pas tant de malheureux sur la terre.

STORM.

Eh! dis-moi, qu'est-ce que tous ces riches égoïstes gagnent avec leur dureté? Ils sont enviés, mais on les méprise. Vois ce misérable colonel Weister, que lui revient-il d'avoir causé le malheur de deux jeunes gens, que le ciel semblait avoir formés l'un pour l'autre? Que de crimes entassés pour satisfaire une passion honteuse! Il arrache une jeune femme vertueuse des bras de son époux; il ose la faire enlever. Belleman, mon neveu, s'arme pour venger son injure; il poursuit un infâme ravisseur, l'atteint, l'attaque, et lui fait une blessure (malheureusement trop légère). Il craint avec raison les suites de cette affaire; il part à l'instant pour Berlin, espérant trouver justice et grâce

aux pieds du grand Frédéric : eh bien! qu'est-il devenu? Le ciel le sait; mais depuis deux ans on n'en a pas entendu parler. Heim..... que penses-tu de cette disparition?

SPILLER.

Mais le colonel pourrait bien?... (*faisant le geste du poignard*)

STORM.

Je ne crois pas qu'il ait osé se porter à cet excès; mais il vient d'obtenir le gouvernement de cette province, il aura facilement trouvé le moyen de faire enfermer son rival, et de le faire surveiller de manière à ce qu'il ne puisse donner de ses nouvelles.

SPILLER.

C'est pourtant bien malheureux! Cette jeune femme languit et se consume dans la douleur.

STORM.

Je crains qu'elle n'y succombe, et qu'elle n'aille rejoindre son malheureux père. Ce pauvre Summers! la perte de son gendre et le spectacle du malheur de sa fille l'ont mis au tombeau. Je me rappelle encore les dernières paroles qu'il m'adressa. «Mon cher capitaine, me dit-il, ma fille depuis quatre ans est privée de sa mère; un barbare l'a séparée d'un époux qui devait être son protecteur et son appui. Bientôt elle n'aura plus de père; il ne lui reste que le bonheur de vous appartenir : promettez-moi de ne pas abandonner cette jeune infortunée; je vous lègue mes droits sur elle; je sais qu'en vous la confiant, je la mets sous la sauve-garde de l'honneur; garantissez-la des poursuites du colonel Weister; et puissiez-vous, plus heureux que moi, la remettre dans les bras de son époux.....» Il n'eut pas la force d'en dire davantage; mais j'ai fidèlement rempli ses intentions. Fille de mon ami, femme de mon neveu, je lui dois, à ce double titre, amitié et protection. Et Dieu merci, depuis qu'elle est sous ma garde, l'ennemi n'a pas osé en approcher, et il a bien fait. (*Il montre son épée.*)

SPILLER.

J'ai servi le colonel; je suis au fait de toutes ses ruses; il sait se transformer de toutes les manières pour arriver à son but. Une fois entr'autres, sous l'extérieur d'un simple bourgeois, et sous un nom supposé, il va louer une chambre dans la maison d'un honnête artisan, père d'une fille fort jolie; là, sous le manteau de l'égalité, il emploie tous ses moyens de séduction pour se rendre maître du cœur d'une jeune personne sans défiance, qui serait infailliblement devenue sa victime. Heureusement il fut reconnu; on avertit le père des dangers auxquels sa fille était exposée. Plein d'une juste indignation, il va trouver le colonel, lui reproche avec amertume l'infamie de sa conduite, et se débarrasse à l'instant d'un locataire si dangereux et si perfide.

STORM.

Mais cet homme a donc le diable au corps?

SPILLER.

Oh! j'en ai vu bien d'autres; mais rien ne m'a plus révolté que ses derniers excès envers M. Belleman : cela m'a tout-à-fait décidé à quitter son service, et à venir me réfugier auprès de vous.

STORM.

Et tu as bien fait, mon ami; le crime et la probité ne doivent pas loger sous le même toît. (*Il regarde à la pendule*) Mais Spiller, je crois qu'il est tems de déjeûner; va voir si madame Belleman veut descendre.

SPILLER.

J'y vais. (*Il sort.*)

SCENE II.

STORM, *seul.*

C'EST vraiment une pitié de voir une femme jeune, belle et vertueuse, enterrée comme une vieille médaille, occupée du matin jusqu'au soir à mettre à profit son talent pour la peinture, afin d'ajouter à ma petite pension le produit qu'elle en retire; et ce qu'il y a de pire encore, c'est de la voir livrée à une mélancolie dont rien ne peut la tirer; ça me fait du mal à moi; j'aimerais mieux entendre vingt canons ronfler, qu'une femme soupirer. Mais la voici.

SCENE III.

CAROLINE, STORM.

STORM.

EH bien, ma nièce, comment va le courage? Allons, allons, de la force, faisons bonne contenance, la citadelle est bien gardée, et toutes les attaques qu'on pourrait faire seraient bien inutiles.

CAROLINE.

Ah! mon cher oncle, vous seul le soutenez mon courage. Depuis deux ans, livrée aux plus cuisantes douleurs, toujours trompée dans mon espoir, sans vous, sans les consolations de votre amitié, que serai-je devenue?

STORM.

Eh! mon Dieu, il ne faut désespérer de la victoire que quand on est en déroute complète.

CAROLINE.

Mais on dit que le colonel Weister vient d'être nommé gouverneur de cette province?

STORM.

C'est vrai. Maudites soient les langues qui vous ont appris cette nouvelle. Mais après tout, qu'est-ce que cela fait? Cela nous avertit seulement de nous tenir sur nos gardes..

CAROLINE.

Suis-je assez malheureuse!

STORM.

Eh! mordieu, madame, ne pleurez donc pas. Les larmes d'une femme font sur moi plus d'effet que l'explosion d'une poudrière.

CAROLINE.

Mais, mon cher capitaine, le colonel n'ignore sûrement pas que votre habitation n'est qu'à un petit quart de lieue de Brieg. Il sait aussi que mon père en mourant m'a confié à vos bontés. Il saura bientôt que je demeure avec vous; n'en est-ce pas plus qu'il faut pour autoriser mes craintes?

STORM.

Eh pourquoi diable vous forger des chimères pour augmenter vos chagrins? Puisque le colonel sait tant de choses, il doit savoir aussi que le capitaine Storm ne laisse pas forcer son poste. Après tout, s'il cherche à vous tourmenter, s'il vous inquiète, eh bien, je vendrai ma petite propriété, nous partirons d'ici, et nous irons nous établir ailleurs. Calmez-vous donc, et déjeûnons.

(Sur la fin de cette scène, Spiller entre et prépare ce qu'il faut pour le déjeûner.)

SCENE IV.

CAROLINE, SPILLER, STORM.

SPILLER.

Madame, quand il vous plaira.

CAROLINE.

Est-ce que vous n'êtes pas des nôtres, Spiller?

SPILLER.

Ah! madame, vous êtes bien bonne.

CAROLINE.

Pourquoi donc cette réserve, je sais combien M. Storm vous estime, et je ne dois pas....

STORM.

Ma foi quand je trouve un honnête homme, n'importe dans quel état, j'en fais mon ami. Allons, Spiller, mets-toi là, puisque madame le permet. (*Il verse une tasse de café, et la présente à Caroline.*) Tenez, ma nièce, il faut prendre des forces; une armée bien approvisionnée résiste plus long-temps aux attaques de l'ennemi.... Ma foi le déjeûner vient fort à propos, car j'ai une faim d'enragé,

CAROLINE.

Je vous ferai compagnie.

STORM.

Il vous serait peut-être plus commode de déjeûner dans votre chambre; mais je ne suis pas ingambe, je ne monte pas facilement; et puis, je vous l'avouerai, cette salle basse me plaît. Il y a si long-tems que je l'habite ....

CAROLINE.

Et vous parliez tout à l'heure de la quitter! Excellent homme! Et c'est pour moi que vous feriez ce sacrifice!

STORM.

Allons, ne parlons pas de ça; parlons de votre tableau. Est-il bien avancé?

CAROLINE.

Oui; mais aussi, j'ai un peu forcé le travail.

SPILLER.

Madame, vous prenez trop de peine.

CAROLINE.

Cette peine ne serait rien; elle deviendrait pour moi une source de plaisirs, si j'en pouvais partager les fruits avec mon époux.

STORM.

Cela viendra. Pour moi, je ne perds jamais l'espérance; elle m'a pourtant abandonné une fois dans ma vie, c'est lorsque j'ai

perdu ma jambe. Oh ! pour celle-là, ai-je dit, c'en est fait, elle ne reviendra pas ; mais je l'ai remplacée par celle-ci (*montrant sa jambe de bois*) ; c'est ma camarade ; je suis content d'elle ; elle me rend autant de services que celle que j'ai perdue. Eh bien, personne n'envie le sort d'un boîteux ; et ma foi, quand on n'est pas envié, on est heureux.

SPILLER.

M. Storm, il est possible de se consoler de la perte d'une jambe, mais de celle d'un mari, et d'un mari comme celui de madame.

STORM.

Je dois convenir que pour un jeune homme, il y en a peu d'aussi estimable : il est brave, morbleu ! S'il n'avait pas été arrêté dans sa course, il aurait été loin. (*Il se lève de table.*) *A Caroline.* Ah çà faites-nous donc voir votre tableau.

CAROLINE.

Il n'est pas achevé ; mais n'importe. Spiller, allez, je vous prie, chercher dans le cabinet mon chevalet et le tableau qui est dessus.

SPILLER.

J'y vais madame.

CAROLINE.

Prenez garde, il est encore tout frais.

SPILLER.

Oh ! n'ayez pas d'inquiétude. (*Il sort.*)

STORM.

C'est un beau talent que celui de la peinture.

CAROLINE.

C'est une ressource dans l'infortune, et je préfère ce talent à beaucoup d'autres.

STORM.

Pourquoi ?

CAROLINE.

Parce qu'on peut l'exercer dans la solitude. (*Spiller apporte le tableau.*) Placez-le là, il sera mieux dans son jour.

(Storm met ses lunettes, et regarde le tableau avec beaucoup d'attention. Spiller enlève les débris du déjeûné, et sort.)

SCENE V.

STORM, CAROLINE.

STORM, *regardant le tableau.*

Vous dites qu'il n'est pas fini, moi je n'y vois plus rien à faire.

CAROLINE.

Il y manque cependant encore bien des choses. Si vous vous connaissiez en peinture comme en bataille, mon cher oncle, vous verriez bien tout ce qui manque à mon ouvrage.

STORM.

Eh bien, tenez, faites-moi une bataille, je verrai bien s'il y manque quelque chose.

CAROLINE.

Oh ! vous me demandez l'impossible.

STORM.

Comment, l'impossible ?

CAROLINE.

Sans doute, je ne suis pas assez habile pour une composition de ce genre.

SCENE VI.

CAROLINE, M. STORM, SPILLER.

SPILLER.

Eh bien, M. le capitaine, est-ce que vous ne faites pas un tour de promenade aujourd'hui? La matinée est superbe, votre carabine est en état, n'allons-nous pas faire la guerre à quelques vieux lapins?

STORM.

Si fait, parbleu, il faut aller à la découverte. Combien de fois j'ai fait ce métier-là avec les ennemis. La nuit, le jour, le froid, le chaud, la faim, la soif, tout m'était égal. Ce n'est pas tout-à-fait une partie de plaisir. Des escarmouches à chaque instant; j'aimerais mieux trois batailles rangées en plaine, que tous ces coups fourrés où l'on est pêle-mêle; un coup de feu par devant, un coup de sabre par derrière, une botte en flanc; le plus brave est un homme perdu, s'il n'a pas plus de deux yeux dans la tête, et si son bon ange ne le protège pas. Heureusement le mien ne m'a jamais abandonné.

CAROLINE.

Un homme comme vous, mon cher oncle, mérite toutes les protections du ciel.

STORM.

Ma foi, ma nièce, je n'ai jamais fait de mal qu'aux ennemis, encore, c'est à mon corps défendant. Partons, Spiller. Et vous, madame, je vous conseille d'achever ici votre tableau, le jour est plus beau que dans votre chambre. (*Il ote son chapeau pour saluer Caroline.*) (*à Spiller.*) Prends ton fusil, fais l'arrière-garde; allons, une à droite, marche. Au revoir, ma nièce. (*Il sort avec Spiller.*)

SCENE VII.

CAROLINE *seule, travaillant à son tableau.*

Rien n'altère la gaîté de ce brave capitaine. Quel contraste entre son caractère et le mien! Je me contrains avec lui autant qu'il m'est possible; mais quand je pense que je suis peut-être condamnée à ne revoir jamais mon époux! Cher Belleman, que fais-tu? quel est ton sort? Tu gémis sûrement sur celui de ta malheureuse épouse, et nos cœurs ne peuvent se rapprocher! nos larmes ne peuvent se confondre! Durera-t-elle encore longtems cette séparation cruelle, mille fois plus douloureuse que la mort..... (*On frappe à la porte.*) On frappe; c'est apparemment quelqu'un qui demande le capitaine. (*On frappe encore*) Qui est là? (*Le colonel Weister en dehors déguisé en juif*). C'est de la part de votre marchand de tableaux.

SCENE VIII.

CAROLINE, LE COLONEL, *déguisé.*

(Caroline ouvre la porte : elle témoigne d'abord quelque inquiétude, en voyant un homme qu'elle ne reconnaît pas : mais elle se rassure peu à peu, à mesure que le colonel parle.)

LE COLONEL, *déguisant sa voix et son langage.*

Partonne, montame, la liperté d'i venir interrompre vous;

mais mon ami Isaac m'a parlir d'vos talento per il pintoure, j'y voudrais faire faire ouu tableau et chaporte vous di desseins fort cholis, si vous plaitre choisir.

CAROLINE.

Je vous suis obligée, voyons les.

LE COLONEL, *à part.*

Bon, je ne suis pas reconnu.

(Le colonel pose le carton sur la table. Caroline range son chevalet devant la porte du cabinet, de manière à le cacher entièrement ; ensuite elle examine les desseins. Weister s'empresse à les étaler pour fixer son attention. Pendant qu'elle est ainsi occupée, un homme paraît à la porte de la chambre, il fait signe à un autre d'entrer, ils se glissent furtivement dans le cabinet, et en referment la porte sur eux. Weister les suit de l'œil pendant qu'il fait remarquer les desseins à Caroline.

WEISTER, *continuant son langage étranger.*

Eh ! pien montaine, comment trouvez-vous ces dessins ?

CAROLINE.

Ils sont très-ingénieux et de fort bon goût ; en voilà deux surtout, qui fourniraient de jolis sujets.

WEISTER, *toujours baragouinant.*

Eh pien, il faut les prendre.

CAROLINE.

Mais combien en voulez-vous ? (*En ce moment elle lève les yeux sur le colonel, qui se découvre.*) Ciel ! le colonel Weister, je suis perdue. (*Elle veut fuir du coté de la porte, le colonel se met au-devant d'elle.*

WEISTER.

Belle Caroline, calmez votre effroi, ne voyez dans ma démarche que l'amour extrême qui m'a fait surmonter tous les obstacles pour arriver jusqu'à vous.

CAROLINE, *s'efforçant de ranimer son courage.*

Votre projet, colonel, est également vil et insensé. Comment avez-vous pu vous abaisser jusqu'à employer une ruse indigne de votre rang, pour vous introduire chez un homme respectable, qui m'honore de sa protection, et qui ne laissera pas sans vengeance l'insulte faite à lui-meme et à sa nièce, dans sa maison. Sortez à l'instant ; sortez, si vous ne voulez être deshonoré.

WEISTER.

Non, madame, je ne vous quitte pas ; et puisque d'heureuses circonstances me rapprochent de vous, je vais vous expliquer franchement mes intentions : mon amour, ou plutôt mon adoration n'a souffert aucune diminution par l'absence ; mes gens sont prêts, je suis en force, vous êtes en mon pouvoir, il faut me suivre.

CAROLINE, *transportée d'indignation.*

Grands dieux ! Et vous avez l'audace d'avouer vos insolens projets ? Comment osez-vous m'entretenir de vos desseins criminels....

WEISTER.

Pourquoi vous obstiner à refuser la richesse et le bonheur ? Pourquoi rejettez-vous l'amour ardent et sincère d'un homme qui vous adore, qui ne vit et ne respire que pour assurer votre félicité ? Ma reconnaissance éternelle vous paiera du léger sacrifice que vous aurez fait à l'opinion.

CAROLINE.

Monstre ! Chaque parole que vous dites ajoute à mon horreur pour vous : éloignez-vous, si vous ne voulez pas que j'appelle à mon secours ceux qui auraient le pouvoir et la volonté de châtier votre insolence.

WEISTER.

C'en est trop, madame, vous oubliez que l'amour outragé se change en fureur. Je ne me connais plus. Frank, Stephens. ..

(Les deux hommes sortent du cabinet. Caroline effrayée se jette aux genoux du colonel.)

CAROLINE.

J'implore votre pitié.

WEISTER.

Non, non ; il n'est plus temps. *A ses gens.* Saisissez-la.

(Caroline se débat vigoureusement. A l'instant paraît le capitaine Storm, suivi de Spiller).

SCENE IX.

CAROLINE, STORM, WEISTER, SPILLER, FRANK, STEPHENS.

(Storm et Spiller en entrant mettent en joue le colonel et ses gens.)

STORM.

Halte-là ; il y a ici un poste, vous ne vous en retournerez pas sans nous être escarmouchés.

(Les deux agens du colonel, à la vue du capitaine, se troublent, laissent aller Caroline, qui se réfugie auprès du capitaine et de Spiller.

SPILLER.

Allons, coquins, sortez d'ici tout à l'heure, ou je vous brûle la cervelle.

WEISTER.

Comment Spiller vous osez. ..

STORM.

Décampez au plus vîte ; une à gauche, vauriens ; ou ventrebleu je vous fais cabrioler comme un lièvre.

FRANK.

Mon colonel, que devons-nous faire ?

STORM.

Une à gauche, vous dis-je, en arrière, ou je vous lâche à chacun une pilulle qui vous fera passer la frontière.

FRANK.

Ma foi, gagnons au large (*En même temps Spiller les pousse dehors, et les suit.*)

SCENE X.

STORM, CAROLINE, WEISTER.

STORM.

Victoire ! madame, victoire ! L'ennemi a fait retraite et abandonne ses équipages.

(Il pousse avec le pied un chapeau qu'un des gens du colonel a laissé tomber en sortant.)

CAROLINE.

Ah ! mon cher oncle, que je vous ai d'obligation !

STORM.

Ne me remerciez pas, je n'ai fait que mon devoir. (*Otant son chapeau, et s'adressant au colonel.* Voulez-vous bien à

présent m'apprendre, monsieur, ce qui me procure l'honneur de votre visite. (*Il remet son chapeau.*) Et pourquoi vous avez souffert qu'en votre présence, et dans ma maison, vos gens fissent violence à cette dame ? Je vous avertis que je n'aime pas ces affaires-là.

WEISTER.

Eh bien ! qu'y a-t-il dans tout cela de si extraordinaire ?

STORM, *d'une voix tonnante.*

Comment, de par tous les diables, ce qu'il y a ? Vous ne voyez pas que vous êtes un scélérat ?

CAROLINE.

M. Storm.

WEISTER.

Doucement, doucement, mon ami, vous oubliez à qui vous parlez. Est-ce un crime d'admirer une jolie femme ? D'ailleurs, la circonstance autorise mes vœux. Madame n'est-elle pas libre ? et puisqu'il n'est que trop probable que son mari n'est plus.....

STORM, *avec emportement.*

Misérable ! à qui doit-elle imputer ce malheur ?

CAROLINE.

Mon cher oncle, de grace, calmez-vous.

WEISTER.

Mais, monsieur, vous êtes fou, et je ne sais pas de quel droit ?....

STORM.

Pas d'explication ; je ne dois compte qu'à Dieu et à mon souverain de ce que j'ai à faire, et non pas à un homme aussi vil que vous. Je sais à quoi je m'expose ; n'importe, je veux sacrifier cette tête blanchie par les années à la cause de l'innocence outragée. Mon épée n'est pas rouillée ; j'ai perdu ma jambe, mais je n'ai pas perdu mon bras. Sortons, ce n'est pas ici la place ; ne profanons pas l'asile de la vertu.

CAROLINE, *voulant arrêter le capitaine.*

De grace, écoutez-moi.

(Le capitaine se dégage de ses efforts, et sort avec le colonel.)

SCENE XI.

CAROLINE, *seule.*

Oh Dieu ! quel nouveau malheur !.... Ils vont se battre, et j'en suis la cause.... Si le capitaine succombe.... Affreuse idée ! Je perds mon appui, mon protecteur, et le meilleur des hommes..., et pour combler l'horreur de ma destinée, je me verrai exposée, sans défense, aux attaques de mon cruel persécuteur..... Quel état ! Mon cœur se brise.... Les forces m'abandonnent..... Que l'incertitude est douloureuse.... Je tremble, et je brûle d'apprendre l'issue de ce funeste combat.

SCENE XII.

CAROLINE, SPILLER.

(Spiller entre d'un air consterné.)

CAROLINE, *avec chaleur.*

Ah ! Spiller, que viens-tu m'apprendre ? *D'un ton douloureux.* Le capitaine n'est plus.

SPILLER.

Rassurez-vous, madame ; il vit.

CAROLINE, *vivement.*

Il est blessé ?

SPILLER.

Non, madame.

CAROLINE.

Que signifie donc la douleur où tu parais plongé ? Où est-il ? Que fait-il ? Pourquoi ne l'as-tu pas ramené avec toi?

SPILLER.

Calmez-vous, madame, et armez-vous de courage pour entendre le récit que j'ai à vous faire.

M. le capitaine, transporté de fureur, se donne à peine le tems d'arriver derrière les murs du jardin. Là, ne se possédant plus, il se jette sur le colonel, lui arrache sa décoration militaire, la brise en morceau sous ses pieds, et s'écrie : Miserable ! si ma voix pouvait se faire entendre comme une batterie de vingt canons, je publierais dans tout l'univers ton infâme scélératesse. Tire ton épée, et défends-toi.

CAROLINE.

Spiller, tu me glaces d'effroi.

SPILLER.

Le combat s'engage; mais le capitaine, aveuglé par la colère, n'employant contre la force et l'adresse qu'un bras impuissant, est bientôt désarmé. Le colonel jette au loin l'épée de son adversaire. A présent, lui dit-il, je suis maître de votre vie ; mais vous avez encouru la peine de mort pour avoir violé la loi contre le duel, et ponr avoir foulé aux pieds l'ordre de sa majesté. Ce n'est pas envers moi que vous êtes coupable ; c'est envers le roi. C'est à lui de me venger de votre insulte... Ils n'étaient pas éloignés d'un poste. Le colonel appelle des soldats, leur donne l'ordre d'arrêter et conduire au camp ce vénérable vieillard.

CAROLINE, *au désespoir.*

Grand dieu ! voilà donc le résultat des entreprises du crime?... Il triomphe, et la vertu succombe. Mais, Spiller, va, cours ; n'abandonne pas cet infortuné vieillard...

SPILLER.

Mais, madame, puis-je vous quitter ?

CAROLINE, *dans une extrême agitation.*

Oui, quitte moi.... laisse-moi.... laisse-moi seule en proie à mon désespoir... Crains aussi l'influence de ma funeste destinée. Tu vois que j'entraîne dans le malheur tout ce qui m'environne. Laisse-moi.

SPILLER.

Mais, madame....

CAROLINE.

Tu ne peux rien pour moi, et tu peux être très-utile au capitaine; ta déposition peut le servir efficacement. Mon cher Spiller, je t'en conjure, ne néglige pas ce moyen de salut. Va, du moins, va voir ce qui se passe, et tu reviendras m'en instruire.

SPILLER.

Mais, madame, je crains de vous laisser seule.

CAROLINE.

Ce ne sera pas pour long-tems; et d'ailleurs, qu'ai-je à craindre ? Il n'y a pas d'apparence que le colonel renouvelle aujourd'hui sa criminelle entreprise.

SPILLER.

Je le crois. Il est parti pour se rendre au camp. Je l'ai vu monter dans sa voiture. Vous savez que le roi commande l'armée en personne, et le colonel s'est hâté de prendre les devants, dans l'intention, sans doute, de prévenir sa majesté contre mon maître.

CAROLINE.

Eh bien! c'est une raison de plus pour que tu ne perdes pas un instant à voler à son secours. Pars donc, Spiller; donne au moins au capitaine la consolation d'avoir un ami près de lui, dans une circonstance si douloureuse.

(En ce moment, on entend du bruit à la porte; Spiller s'y précipite, et la tient fortement, Caroline le seconde : on pousse les verroux pour en assurer la clôture. — Les agens du colonel trouvant de la résistance entrent par la fenêtre; ils sont trois; l'un d'eux saisit Caroline par le bras. Spiller s'empare de son fusil, et fait feu sur un des agens du colonel, qui tombe sur la table, en voulant sortir par la croisée. L'on se saisit de Spiller. Caroline s'évanouit. Tableau.)

FRANK.

La chaise est devant la croisée; il faut l'y transporter. (*Ils la font passer par la croisée.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le théâtre représente une chambre d'auberge; à gauche de l'acteur est la porte d'une chambre, à droite une porte de cabinet, la porte d'entrée dans le fond. Sur le devant de la scène est placée une table, un peu plus loin on en voit une seconde. Pendant l'entr'acte, on entend des coups de canon dans l'éloignement.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. SCHEVERST, *d'abord seule; ensuite un Courrier.*

AH! mon Dieu, quel tapage! Il n'est pas agréable en vérité d'habiter dans le voisinage d'un champ de bataille. Mais on n'entend plus le bruit du canon; il paraît que tout est fini. Reste à savoir à présent quels sont les vainqueurs : je suis d'une impatience..... (*on entend des coups de fouet.*) Ah! voilà quelqu'un qui arrive, nous allons savoir des nouvelles.

UN COURRIER.

Victoire! victoire!

MAD. SCHEVERST.

Tout de bon? Oh! mon dieu, que vous me faites de plaisir! Et c'est nous qui avons remporté la victoire?

LE COURRIER.

Qui donc? Ma foi, elle n'est pas douteuse, quand le grand Frédéric commande ses troupes en personne.

MAD. SCHEVERST.

Comment il y était lui-même?

LE COURRIER.

Oh! je vous en réponds; et qui s'est exposé parbleu comme le meilleur soldat.

MAD. SCHEVERST.

Mais cela n'est pas prudent, il devrait se ménager davantage.

LE COURRIER.

Ah bien oui se ménager! Voit-on jamais un père se mettre à l'écart, quand ses enfans sont en danger?

MAD. SCHEVERST.

Ah! c'est bien vrai.

LE COURRIER.

Faites-moi, je vous prie, donner une bouteille de vin, mad. Scheverst, et du bon, car j'ai du chemin à faire.

MAD. SCHEVERST.

Je vais vous envoyer ça. (*Elle sort.*)

SCENE II.

LE COURRIER, *seul.*

VENTREBLEU! il y a bien de la fatigue à avoir dans notre état; mais on en est bien dédommagé quand on porte une bonne nouvelle; un seul mot déride tous les fronts; je vois par-tout sur mon passage la crainte et l'inquiétude, eh bien! le seul mot victoire, suffit pour ramener le calme et la joie.

SCENE III.

MAD. SCHEVERST, *apportant une bouteille de vin et un gobelet.*

TENEZ, pour reconnaître la bonne nouvelle que vous m'avez donnée, je veux vous servir moi-même.

LE COURRIER.

Ah! madame, il ne fallait pas prendre cette peine, j'aurais autant aimé, je vous assure, que c'eût été la petite Jeannette.

MAD. SCHEVERST.

Insolent! eh bien, pour vous punir, vous ne la verrez pas: je l'ai envoyée en commission.

LE COURRIER.

Tant pis.

(On entend du bruit au-dehors, comme des pas de chevaux, et plusieurs voix d'hommes.)

MAD. SCHEVERST.

Qu'est-ce que j'entends donc là? (*Elle regarde à la porte*) Eh! mais voilà bien du monde : des soldats, un officier!

LE COURRIER.

Cela vous étonne? vous êtes si près du camp!

MAD SCHEVERST.

Non, ils ne viennent pas de ce côté-là; c'est quelque chose d'extraordinaire.

(Ici le capitaine Storm paraît, escorté de quatre soldats.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, STORM, LE COMMANDANT DE L'ESCORTE, LES QUATRE SOLDATS.

MAD. SCHEVERST.

VOTRE servante, messieurs, soyez les bien-venus. Vous savez sûrement la bonne nouvelle?

STORM.

Ma foi, j'en sais une qui n'est pas trop bonne pour moi: quelle est la vôtre?

MAD. SCHEVERST.

La victoire, mon cher monsieur, victoire complette; voilà le courrier qui en apporte la nouvelle.

STORM.

Le ciel en soit loué! Jusqu'à mon dernier soupir, je ferai des voeux pour le succès des armes du grand Frédéric.

LE COURRIER, *se levant.*

Adieu, madame Scheverst; adieu, messieurs; je vais continuer ma route. (*Il sort en faisant claquer son fouet, et s'en va en disant :*) Victoire! victoire!

LE COMMANDANT DE L'ESCORTE DU CAPITAINE.

Mon capitaine, je crois que nous ne ferons pas mal de nous arrêter ici quelques momens; nous avons encore du chemin à faire pour arriver au camp, et vous devez avoir besoin de vous reposer.

STORM.

Mes enfans, je n'ai pas oublié la discipline militaire; quand je commandais une compagnie, elle faisait halte quand je voulais; aujourd'hui, je suis à vos ordres; j'irai en avant, en arrière, tout comme il vous plaira.

LE COMMANDANT.

Ah! mon capitaine, c'est bien malgré nous.

STORM.

Mordieu, je n'en doute pas: ce sont de ces corvées que de braves soldats ne font jamais de bon cœur.

MAD. SCHEVERST.

Messieurs, si vous vouliez passer dans une chambre, vous seriez beaucoup mieux; j'en ai de très-propres, et Dieu merci, ma maison est sur le meilleur ton; et j'ai l'honneur de loger toute la noblesse de la province.

STORM.

Mon dieu, madame, vous nous étourdissez; nous ne pouvons pas faire de séjour ici: tout ce qu'on vous demande, c'est de nous faire servir à boire.

MAD. SCHEVERST.

Oh! pour cela, monsieur, vous ne pouvez être nulle part aussi bien servi ; sans me vanter, j'ai la meilleure bière du pays, du vin du Rhin, du vin de France, du vin.....

STORM, *impatienté.*

Du vin de la Chine, peut-être? Allons, finissez, et apportez-nous deux pots de bière.

MAD. SCHEVERST.

J'y vais, monsieur. (*En s'en allant, elle regarde Storm de coté, et dit :*) qu'il est brusque!

SCENE V.

STORM, LE COMMANDANT, SOLDATS.

STORM.

Quel caquet! c'est un baril de poudre que cette femme-là.

(L'hôtesse apporte ce qu'on a demandé.)

LE COMMANDANT, *présentant un verre à Storm.*

Mon capitaine, voulez-vous vous rafraîchir?

STORM.

Volontiers : donne.

(Pendant que les soldats s'amusent à boire, Storm se promène sur la scène et dit :) Eh bien! capitaine Storm, te voilà dans un joli poste! le jour d'une victoire encore..... Je n'ai jamais craint le feu; mais paraître en accusé devant le grand Frédéric, voilà ce qui me fait mal. N'importe, il m'entendra; et s'il me condamne, eh bien, le capitaine Storm lui fera voir qu'il sait mourir.

LE COMMANDANT.

Mon capitaine, ne vous affligez pas : il n'est pas dit encore que le conseil vous condamne.

STORM.

M'affliger! Y penses-tu? Va, la mort n'est effrayante que pour ceux qui ont des reproches à se faire. J'ai voulu venger l'honneur et l'innocence outragés; c'est le devoir de tout homme de bien, et c'est particulièrement celui d'un militaire.

(On entend un bruit qui est censé venir du côté d'une porte de derrière de l'auberge.)

Qu'est-ce que c'est que ce bruit? (*au soldat*) Va donc voir.

LE SOLDAT.

Mon capitaine, pardonnez, mais la consigne est de ne vous pas perdre de vue.

STORM.

Ah! tu as raison.

SCENE VI.

LES PRÉCÉD., MAD SCHEVERST, et ensuite CAROLINE.

MAD. SCHEVERST.

Ah! mon dieu, messieurs, voilà une jeune dame qui vient d'arriver dans un état à émouvoir l'âme la plus insensible. A peine peut-elle se soutenir, à peine peut-elle parler : elle m'a fait entendre par des mots entrecoupés, qu'elle venait d'échapper à un grand malheur. Elle me demande asile et protection

(*Au commandant.*) Aidez-moi, je vous prie, mon cher monsieur, à la rassurer, et à la conduire ici.

LE COMMANDANT.

Mon capitaine?

STORM.

Va, mon ami, va, la force est inutile pour garder le capitaine Storm : sa parole suffit. (Madame Scheverst sort.)

MAD. SCHEVERST, *dans la coulisse.*

Rassurez-vous, madame, vous êtes ici en sûreté.

Elle reparaît avec le commandant, conduisant Caroline qui paraît très-abattue, ses cheveux en désordre. Mouvement de surprise de la part de Caroline et de Storm. Étonnement de la part de l'hôtesse et des soldats. Tableau. Enfin Storm s'écrie :

Caroline!

CAROLINE, *se précipitant dans les bras de Storm.*

Mon cher oncle! mon cher oncle!

MAD. SCHEVERST.

Son oncle?

STORM.

Eh! mon dieu, ma chère enfant, par quel événement vous trouvez-vous ici? D'où venez-vous? Où allez-vous? Pourquoi avez-vous quitté votre asile?

CAROLINE.

On m'en a arraché par force.

STORM.

Jour de Dieu! qui sont les misérables qui ont osé vous faire cette violence?

CAROLINE.

Ceux-là même dont vous croyez m'avoir délivrée.

STORM.

Est-ce que Spiller n'est pas retourné près de vous ?

CAROLINE.

Hélas! il est venu mettre le comble à la douleur dont j'étais accablée, en m'annonçant la malheureuse issue de votre combat et la lâcheté du colonel, qui a osé vous faire arrêter et conduire au conseil de guerre.

STORM.

Eh bien?

CAROLINE.

Accablée de ce fatal revers, je pressai Spiller de suivre vos traces, quand tout à coup nous avons été assaillis par les mêmes scélérats que vous avez mis en fuite.

STORM.

Et Spiller ne vous a pas défendue?

CAROLINE.

Accablé lui-même par le nombre, tous ses efforts ont été impuissans.

STORM.

Barbare colonel, te rendre arbitre de la vie d'un vieillard par la plus infâme trahison ne suffisait pas à ta vengeance! il te fallait encore attenter à l'honneur d'une femme vertueuse! Où vous ont-ils conduite ces scélérats?

CAROLINE.

Je l'ignore : mais vous pouvez juger de mon étonnement et de mon désespoir, lorsqu'en reprenant mes sens, je me suis trouvée dans une voiture avec deux hommes inconnus.

STORM.

Et comment avez-vous fait pour vous tirer de leurs mains?

CAROLINE.

C'est le ciel qui m'a secourue. Tout à coup j'entends des cavaliers qui sont à peu de distance de la voiture, je m'écrie, j'appelle au secours; bientôt nous sommes environnés; mes ravisseurs sont forcés de descendre et de se défendre; je profite de la confusion qui régne parmi les combattans; je m'élance hors de la voiture, et je cours sans m'arrêter jusqu'à cette maison, où cette dame (*montrant l'hotesse*) a bien voulu compâtir à ma peine, et ne me pas juger sur des apparences si défavorables pour moi.

MAD. SCHEVERST.

Il faudrait avoir le cœur bien dur, pour n'être pas sensible à la peine d'une jeune dame si intéressante. Je vous avoue qu'en vous voyant arriver ainsi, seule, à pied, je ne savais que penser. Mais dans le peu que vous m'avez dit, vous m'avez d'abord persuadée.

LE COMMANDANT, *à part.*

Il me paraît que dans toute cette affaire, le brave capitaine Storm est une victime. (*haut*) Allez, ne vous inquiétez pas, mon capitaine : si vous avez besoin de moi pour appuyer votre défense, je vous rendrai la justice qui vous est due. Mais le jour s'avance, mes ordres portent de vous conduire au camp aujourd'hui, et nous ne pouvons différer plus long-tems de nous remettre en route.

STORM.

Camarade, vous avez l'ordre, c'est à vous à commander la marche. Allons, avançons.

Il se met en marche, les soldats l'environnent. Caroline se jette entr'eux.

CAROLINE.

Eh! quoi, vous m'abandonnez! Non, je ne vous quitte pas.

(Aux soldats qui veulent l'écarter.)

Par pitié, laissez-moi vous suivre. Au nom du ciel, M. Storm, ne me repoussez pas; je vous accompagnerai par-tout. Je veux mourir avec vous.

STORM.

Calmez-vous, ma chère Caroline : Frédéric est généreux; il sait ce qu'exige l'honneur offensé; j'attends tout de sa justice et de sa clémence. (*A part au commandant.*) Je ne m'abuse pas; je connais la sévérité du roi, quand il s'agit du maintien des lois; mais il faut par pitié rassurer cette infortunée, et l'empêcher au moins d'être témoin de ma mort.

(Il embrasse Caroline, et dit à madame Scheverst.)

Madame, prenez soin de cette jeune personne; je vous la recommande; et sur-tout, empêchez-la de nous suivre.

(Madame Scheverst arrache Caroline des bras de son oncle, elle l'entraine. Caroline en pleurs fait des efforts pour s'élancer vers lui. Tableau. Séparation. Storm et les soldats sortent.)

SCENE VII.

CAROLINE, MAD. SCHEVERST.

CAROLINE *fait des efforts pour sortir, l'hotesse l'en empêche.*

Laissez-moi, tous vos efforts sont inutiles...... Je veux sortir.... Vous n'avez pas le droit de me retenir.....

MAD. SCHEVERST.

Mais, madame, dans l'état où vous êtes, il y aurait de l'imprudence à vous exposer sur une route. Une personne de votre âge, courir après des militaires, vous n'y pensez pas ! Mon Dieu, mon Dieu, pour qui vous prendrait-on ? Eh puis, ces messieurs sont à cheval, comment voulez-vous les rejoindre à pied ? Et vos ravisseurs à qui vous êtes à peine échappée, et qui vous cherchent peut-être.

CAROLINE.

O ciel! de combien de maux je suis environnée! De tous côtés je ne vois que des malheurs. Mais je ne survivrai pas à celui de perdre mon protecteur.

MAD. SCHEVERST.

Tranquillisez-vous, madame, vous pouvez rester ici tant qu'il vous plaira ; ma maison est sûre, et quand vous voudrez vous en retourner, je vous donnerai une voiture, et vous ferai reconduire chez vous. Mais pour aujourd'hui il est trop tard, il n'y faut pas penser. Tenez, croyez-moi, passez dans ce cabinet, vous y serez mieux que dans cette salle où tout le monde a le droit d'entrer ; là, du moins, vous ne serez importunée par personne. (*Caroline entre dans le cabinet.*)

SCENE VIII.

MAD. SCHEVERST, d'abord seule, ensuite BELLEMAN.

MAD. SCHEVERST.

Je suis pourtant venue à bout de la calmer un peu ; mais sa situation me paraît bien triste. Elle a l'air d'être bien attachée à ce vieux capitaine, et j'ai bien peur qu'elle ne le revoie plus ... Un conseil de guerre... Cela est bien sérieux...

(Ici Belleman paraît, il est vêtu d'un mauvais habit, et porte une longue barbe.)

Ah! qu'est-ce que c'est que cet homme-là.

BELLEMAN, *à l'hotesse.*

Pourriez-vous, madame, me donner un gîte pour cette nuit?

MAD. SCHEVERST, *le regardant avec un air de méfiance.*

Heim, je ne sais pas, toutes mes chambres sont très-propres, et vous...

BELLEMAN.

Madame, je conçois que mon extérieur ne vous inspire pas de confiance. Je suis malheureux ; mais je suis honnête homme. D'ailleurs, j'ai de quoi payer la dépense que je pourrai faire chez vous. Au surplus, un grenier, une grange, je me contenterai de tout ; mais je suis excédé de fatigues, il m'est impossible d'aller plus loin.

MAD. SCHEVERST.

Allons, allons, je verrai à vous arranger. Entrez. *Il entre.* Reposez-vous ici en attendant.

(Elle sort.)

SCENE IX.

BELLEMAN, *seul.*

(Il s'assied près d'une table, le coude appuyé dans l'attitude d'un homme fatigué.)

Me voilà donc enfin rendu à la lumière. Il n'y a pas vingt-quatre heures encore que j'ai recouvré ma liberté. Homme injuste et barbare, si celui que tu méprisais assez pour en faire l'instrument de tes cruautes, n'eût porte un cœur compatissant, jamais, non jamais, je n'aurais vu la fin de ma captivité. Non content d'avoir brisé mes fers, ce geolier, sensible et bienfaisant, a voulu pourvoir encore aux besoins dont j'allais être assailli, en rentrant dans un monde devenu étranger pour moi. Prenez, m'a dit mon généreux libérateur, prenez cette bourse, ce n'est pas un trésor que je vous offre, mais le peu qu'elle contient vous aidera à vous rendre aupres de vos amis. *Il se lève.* Des amis! En reste-t-il au malheureux séquestré du monde depuis deux ans, enseveli dans un cachot, privé de tout, même des moyens de me défaire d'une barbe qui pourtant me devient utile en me rendant méconnaissable?

(Jettant un coup-d'œil vers le cabinet où est Caroline.)

Qu'ai-je vu? qu'ai-je cru voir? Cette femme....

SCENE X.

CAROLINE, BELLEMAN.

CAROLINE, *entrant.*

Je ne puis supporter plus long-tems l'horreur de ma situation. Je veux me rendre au camp, quoiqu'il en puisse arriver; je veux voir encore M. Storm. (*Appelant.*) Madame Scheverst!

BELLEMAN, *appercevant caroline.*

Que vois-je, ô ciel! Serait-il possible?

CAROLINE.

Ne vous dérangez pas, monsieur, je venais....

(Elle témoigne de la frayeur.)

BELLEMAN.

Je ne me trompe pas, c'est-elle. Ne nous découvrons pas d'abord, ménageons sa sensibilité.

(Il s'avance vers Caroline, qui se rapproche du cabinet.)

Ne craignez rien, madame, et daignez m'écouter un moment.

CAROLINE.

Pourquoi? Eloignez-vous de grace. (*A part.*) C'est peut-être encore.... (*Elle veut s'éloigner.*)

BELLEMAN.

Vous me pardonnerez cette importunité, quand vous saurez que je puis vous instruire du sort de votre époux.

CAROLINE.

De mon époux! Grand Dieu! N'est-ce point un piége? Croirai-je que le ciel....

BELLEMAN.

Oui, vous pouvez m'en croire. Cet époux qui n'a jamais cessé de vous adorer. Il existe, il est libre, et bientôt....

CAROLINE.

Eh, qui peut l'arrêter encore ? Mais que dis-je ? Ces traits, ces regards ! ...

BELLEMAN.

Chère Caroline, tes yeux ont-ils pu me méconnaître ?

CAROLINE, *s'élançant dans les bras de Belleman.*

Je n'en puis plus douter. C'est lui, c'est Belleman

[Ils se tiennent un moment embrassés. Madame Scheverst arrive, elle ne sait que penser de les trouver dans cette attitude. elle craint pour les jours de Caroline, et veut crier. Caroline par un geste lui impose silence. Tableau.]

SCENE XI.

CAROLINE, BELLEMAN, MADAME SCHEVERST.

CAROLINE.

Cher époux !

MAD. SCHEVERST, *avec étonnement.*

Son époux.

CAROLINE.

Oui, madame, voilà celui dont un barbare m'avait séparée, et que le ciel enfin rend à mes vœux. *A Belleman.* Mais, ô mon bien aimé ! dans quel état je te retrouve, et quel événement affreux t'a pu réduire à cet excès d'infortune ?

BELLEMAN.

Reconnais la main du barbare colonel.

CAROLINE.

Lui, ce monstre ?

BELLEMAN.

Il n'est que trop vrai ; tu te rappelles la lettre que je t'écrivis après mon combat.

CAROLINE.

Combien de fois je l'ai relue cette lettre, et qu'elle m'a coûté de larmes !

BELLEMAN.

Ce que tu ne sais pas, c'est que sur la route de Berlin je fus arrêté par des gens affidés au colonel, qui me conduisirent dans un de ses châteaux, où je fus remis à la garde d'un concierge aussi barbare que son maître ; il se fit un plaisir cruel de tourmenter sa victime, sans s'informer une seule fois des motifs de ma captivité.

MAD. SCHEVERST.

Là ! voyez donc à quoi l'on est exposé.

BELLEMAN.

C'est là, mon amie, que ton époux a langui deux ans dans un caveau humide, n'ayant pour toute nourriture que du pain noir, de l'eau bourbeuse, souvent fétide ; pour lit que la terre, et pour couverture que la voûte d'un cachot.

CAROLINE.

Grands dieux !

MAD. SCHEVERST.

Juste ciel !

BELLEMAN.

Enfin, Dieu voulut terminer mes longues souffrances ; mon barbare geolier mourut.

MAD. SCHEVERST.

Ah ! tant mieux.

BELLEMAN.

Il fut remplacé par un homme sensible, qui eut pitié de moi et me procura les moyens de m'échapper.

MAD. SCHEVERST.

Eh bien, voilà un brave homme.

CAROLINE.

Que le ciel le récompense ; mais laissera-t-il impuni des forfaits qui font honte à l'humanité ?

BELLEMAN.

Non, ma chère Caroline ; non, gardes-toi de le penser, le ciel, dans sa justice, prendra pitié de l'innocence. Le roi commande l'armée campée à Molwitz ; tu sais que j'ai eu l'honneur d'être attaché à sa personne en qualité de page, et que j'ai eu le bonheur de mériter ses bontés. J'irai me jetter à ses pieds ; je lui rappellerai les services de mon père, et les anciennes faveurs dont il m'a honoré. J'ai tracé à la hâte un mémoire, où je détaille tous mes malheurs, sans déguiser mes fautes. Frédéric est sévère, mais juste, et j'ose espérer qu'au moins il nous mettra à l'abri des persécutions du colonel.

CAROLINE.

Aujourd'hui même encore, il a renouvelé ses attentats. Il a eu l'audace de me faire enlever, et tu me vois à peine échappée des mains de ses satellites ; mais le brave et généreux capitaine Storm, pour avoir voulu prendre ma défense, est devenu aussi une de ses victimes. En ce moment il le fait conduire au conseil de guerre.

BELLEMAN.

Au conseil de guerre, mon oncle !

[Ici on entend un grand bruit dans l'auberge. Une servante arrive et dit à Madame Scheverst,]

Madame, voilà M le gouverneur qui arrive.

[Belleman et Caroline tressaillent d'effroi, et se témoignent par signe leurs craintes.]

MAD. SCHEVERST *dit précipitamment à Caroline.*

Ah ! tant mieux ! Voilà peut-être un événement très-heureux pour vous ; M. le gouverneur est puissant, il est riche, vous n'aurez qu'à lui raconter vos malheurs, je suis bien sûre qu'il vous prendra sous sa protection.... Ah ! j'entends son équipage qui entre dans la cour, je vais le recevoir.

[Elle sort avec précipitation. La servante a débarrassé la table, et elle sort.]

SCENE XII.

CAROLINE, BELLEMAN.

CAROLINE.

Ah ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

BELLEMAN.

D'où te vient cet effroi ?

CAROLINE.

Mon ami, ce gouverneur n'est autre que le colonel Weister.

BELLEMAN.

Fuyons, fuyons, profitons du moment.

[Il prend Caroline par la main, et tous deux se précipitent vers la porte.]

[Ramenant Caroline sur la scène.]

Impossible, la cour est pleine de monde.

CAROLINE, *du ton d'une personne très-effrayée.*

Sauves-toi, mon ami; tu pourras passer sans être reconnu.

BELLEMAN.

Qui, moi! te quitter, t'abandonner dans un si pressant danger! Non, non, je te défendrai jusqu'à la mort.

CAROLINE, *toujours effrayée.*

Ciel! on vient : où fuir? où nous cacher?

BELLEMAN.

Ah! cette chambre.....

Il ouvre la porte de la chambre, y fait entrer précipitamment Caroline, il referme la porte et en prend la clef.

CAROLINE, *dans la chambre.*

Et toi.

BELLEMAN.

Silence.

Il court se cacher dans un cabinet du côté opposé à la chambre où est Caroline.

SCENE XIII.

LE COLONEL WEISTER, MAD. SCHEVERST, BELLEMAN, *caché.*

(Pendant cette scène, il entr'ouvre de tems en tems la porte du cabinet, et observe tout ce qui se passe.)

MAD. SCHEVERST, *témoignant une grande surprise.*

Eh bien? voilà qui est singulier.

LE COLONEL.

Quoi?

Il s'assied dans un fauteuil, et pose ses pistolets sur la table.

MAD. SCHEVERST.

Où sont-ils donc?

LE COLONEL.

Qui?

MAD. SCHEVERST.

Ah! par exemple, cela me passe.

LE COLONEL.

Mais qu'avez-vous? Que signifient toutes ses exclamations?

MAD. SCHEVERST.

Ils étaient là dans l'instant.

LE COLONEL, *avec impatience.*

Mais qui donc encore un coup? Vous expliquerez-vous enfin?

MAD. SCHEVERST.

Une jeune dame.

LE COLONEL.

Une jeune dame, jolie?

MAD. SCHEVERST.

Oh! bien intéressante, et bien malheureuse.

LE COLONEL, *d'un ton d'ironie.*

Intéressante! malheureuse! Et que lui est-il donc arrivé?

MAD. SCHEVERST.

Un misérable, malgré son titre, un colonel l'a fait enlever,

LE COLONEL, *avec surprise*, *à part.*

Enlever ? serait-ce... Mais non, cela ne se peut pas... *Haut.* Eh ! dites-moi, madame Scheverst, cette jeune dame est donc bien affligée de cette aventure ?

MAD. SCHEVERST.

Si elle en est affligée ! Ah ! monseigneur, si vous aviez vu l'état où elle était quand elle est arrivée ici, elle vous aurait fait compassion.

LE COLONEL.

Je le crois....

MAD. SCHEVERST.

N'est-ce pas une chose affreuse, qu'un homme parce qu'il a de la fortune et du pouvoir, se croie en droit d'outrager une femme honnête, et de la déshonorer. Mon Dieu ! mon Dieu, qu'il y a de méchans hommes sur la terre ! Je voudrais que ce maudit colonel fut pendu, j'en rirais de bon cœur.

LE COLONEL.

Ah ! bien obl... (*se reprenant*) vous avez raison ; *d'un air embarrassé*) mais vous prenez donc beaucoup d'intérêt à cette jeune dame ? Elle est peut-être votre parente ?

MAD. SCHEVERST.

Mon Dieu non ! Elle n'est pas ma parente ; mais a-t-on besoin d'être parens pour être sensible au malheur d'autrui ? je vous assure qu'elle m'intéresse on ne peut pas davantage ; je regardais votre arrivée comme un bonheur pour elle ; je lui avais conseillé de vous confier ses malheurs, en l'assurant que vous la prendriez sous votre protection.

LE COLONEL, *vivement.*

Ah ! oui, oui, je la prend.... je la prendrai sous ma protection. (*à part*) C'est elle, je n'en puis plus douter. (*Haut.*) Mais où est-elle ? Il faut la trouver, madame Scheverst ; je veux la protéger, la rendre à sa famille... Allons, voyez, cherchez ; elle ne peut pas être bien loin. Elle est peut-être entrée dans une chambre ; voyons.

MAD. SCHEVERST *va à la porte de la chambre, et reste interdite.*

Eh ! mais !

LE COLONEL.

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il encore ?

MAD. SCHEVERST.

La clef ?

LE COLONEL.

Quelle clef ?

MAD. SCHEVERST.

La clef de la chambre.

LE COLONEL.

Eh bien ! la clef de la chambre ?

MAD. SCHEVERST.

Elle n'y est pas, et je suis sûre qu'elle y était ce matin.

Elle se fouille, elle cherche par terre.

LE COLONEL.

Mais, madame Scheverst, vous perdez la tête. Cette jeune

dame s'est sûrement enfermée dans cette chambre ; cela n'est pas difficile à deviner ; il faut frapper.

MAD. SCHEVERST.

Ah ! vous avez raison. *Elle frappe à la porte.* Madame, (*on ne répond pas ; elle frappe encore.*) Madame, êtes-vous là ? (*Point de réponse.*)

Pendant la pantomime de madame Scheverst, le colonel dit à part.

LE COLONEL.

Je te tiens, pauvre novice, qui va se réfugier dans une auberge. (*haut.*) Pardieu, voilà bien du mystère ; il n'y a qu'à enfoncer cette porte, cela sera bientôt fait.

MAD. SCHEVERST, *se mettant au-devant de lui.*

Mais, monseigneur, par grace, ne faites point cette esclandre dans ma maison ; un moment de patience, la clef peut se retrouver ; je vais voir encore.

Le colonel la repousse, et donne deux ou trois coups de marteau à la porte qui s'ouvre. Dès que Belleman voit le colonel se mettre en devoir d'enfoncer la porte, il sort du cabinet où il s'était réfugié, se glisse vers la table, et s'empare des pistolets du colonel.

LE COLONEL, *dans la chambre où madame Scheverst l'a suivi.*

C'est donc vous, madame ? Sur mon âme, les coquins qui vous ont laissé échapper me le paieront cher.

CAROLINE.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi ; de quel droit ?...

Pendant qu'elle parle, le colonel l'entraîne sur la scène.

SCENE XIV.

LE COLONEL, CAROLINE, BELLEMAN, Madame SCHEVERST, plusieurs Domestiques du Colonel.

BELLEMAN, *présentant les deux pistolets au colonel, au moment où il paraît à la porte de la chambre.*

ARRÊTEZ, ou je vous casse la tête.

(Au moment où madame Scheverst voit Belleman présenter les pistolets, elle jette un cri d'effroi qui attire les domestiques du colonel. Ils se saisissent de Belleman, qui, pendant qu'il se débat entre leurs mains, tire ses deux pistolets sur Weister, et le manque.

LE COLONEL, *à ses gens.*

Retenez ce furieux, en attendant que je le fasse mettre entre les mains de la justice.

(Les gens du colonel tiennent fortement les mains à Belleman derrière le dos, et lui ôtent ses pistolets. Il exprime la plus profonde douleur et le plus sombre désespoir.

(*A l'hotesse*) Vous le voyez, madame Scheverst, ce misérable a pensé m'arracher la vie, et ne s'est introduit ici sans doute que dans ce dessein.

CAROLINE, *à madame Scheverst.*

Ah ! madame, n'en croyez pas un homme intéressé à supposer des torts à ses victimes. Je rends justice à la pureté de vos intentions ; mais, hélas ! sans le zèle, peut-être indiscret, avec lequel vous avez voulu me servir, je ne me retrouverais pas au pouvoir de mon ravisseur et du persécuteur de mon époux.

LE COLONEL.

Son époux !

MAD. SCHEVERST.

Son ravisseur! son époux!

LE COLONEL, *à Caroline.*

Qu'osez-vous dire, madame? Quoi! vous ne rougissez pas d'employer un pareil détour?....

BELLEMAN.

O ciel! c'est à ta justice que j'en appelle; celle des hommes se tait à l'aspect de la puissance. Il n'appartient qu'à toi de sonder la profondeur des consciences, et d'y découvrir le crime.

LE COLONEL, *à ses gens.*

Délivrez-moi de la présence de cet insensé: qu'on l'enferme.

(Il parle bas à l'oreille d'un de ses gens.)

Vous m'entendez? (*On l'entraine.*)

BELLEMAN, *en sortant.*

O rage! ô désespoir!

(Caroline veut se précipiter à la suite de Belleman, le colonel l'arrête.)

CAROLINE, *à madame Scheverst.*

Madame, au nom du ciel, ne m'abandonnez pas. Vous m'avez promis votre secours; vous voyez combien il m'est nécessaire en ce moment.

MAD. SCHEVERST.

Monseigneur, en vérité je ne puis souffrir que vous fassiez violence à cette dame, et je vous prie d'avoir aussi quelqu'égard pour moi. Il n'en faudrait pas davantage pour discréditer ma maison, et me faire un tort considérable.

LE COLONEL.

Tranquillisez-vous, madame Scheverst, je vais, comme je vous l'ai promis, remettre madame dans les bras de sa famille. Il entraîne Caroline qui lui résiste tant qu'elle peut, et dit en s'en allant :

CAROLINE.

O ciel! tout m'abandonne : il n'est donc point de pitié pour une infortunée!

SCENE XV.

MAD. SCHEVERST, *seule.*

PAUVRE malheureuse! Et moi, qui regardais comme un bonheur pour elle l'arrivée de M. le gouverneur, qui croyais bonnement qu'il prendrait sa défense. C'est pourtant moi qui (bien innocemment) l'ai, pour ainsi dire, remise entre ses mains. Mais aussi, qui pouvait se douter?... Ils ne l'ont pas nommé une seule fois..... ils ont toujours dit le colonel. Il y a tant de colonels, que je ne pouvais pas deviner que c'était celui-là. En tout cas, je lui ai fait de jolis compliments. Il pourrait bien m'en faire repentir; car c'est un moyen sûr de se brouiller avec les grands, que de leur dire la vérité.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un camp. Sur le devant de la scène, à la gauche de l'acteur, est la tente du roi. De l'autre coté une tente moins apparente. On en voit quelques autres placées à différentes distances.

Au lever du rideau, l'armée est en mouvement, et forme un tableau militaire. Le roi paraît, le tableau se fixe.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, UN OFFICIER, SOLDATS ET OFFICIERS, PAGES.

L'OFFICIER.

SIRE, les habitans de Molwitz, leur bourgmestre à leur tête, vous demandent la permission de vous offrir leurs hommages.

LE ROI.

Un bourgmestre? Je ne serai pas fâché d'entendre un échantillon de son éloquence champêtre.

L'officier leur fait signe d'approcher.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LES HABITANS DE MOLWITZ, ayant un BOURGMESTRE à leur tête, *des jeunes filles.*

LE BOURGMESTRE, *d'un ton emphatique.*

SIRE, quand un grand roi donne l'exemple du courage, quand il se met lui-même à la tête de son armée, il doit être invincible! Eh! qui pourrait vous disputer la gloire? Vous êtes fils de Mars, frère de Pallas, amant de Bellone et favori de Minerve. A la voix de ces déités, la victoire s'élance du haut de l'Olympe et vient vous couronner: mais, sire, quelquefois votre majesté quitte le séjour des dieux pour s'égarer dans les bosquets du Parnasse. Là, vous daignez converser avec des bergers, des bergères; cela nous donne l'espoir que vous recevrez avec bonté l'hommage des habitans de Molwitz, et que vous leur permettrez de célébrer votre victoire par une petite fête champêtre. Et..... certainement...... oui, sire.....

LE ROI.

Je suis flatté de votre zèle, mes enfans; amusez-vous, soyez heureux, et tous mes vœux seront remplis. *Il sort avec sa suite.*

La fête commence. Ballet champêtre et militaire. — Roulement de tambour. — Les troupes font des évolutions, auxquelles se joignent les habitans de Molwitz.

L'OFFICIER.

Habitans de Molwitz! sa majesté me charge de vous dire qu'elle est sensible aux marques d'intérêt et d'affection que vous venez de lui donner: qu'elle s'efforcera de vous faire oublier les malheurs inséparables de la victoire.

Les habitans se retirent. Le roi arrive, s'assied dans sa tente, auprès d'une table où l'on voit plusieurs papiers.

SCENE III.

LE ROI, UN OFFICIER, GARDES, PAGES, SOLDATS.

L'OFFICIER.

SIRE, le capitaine rapporteur du conseil de guerre, convoqué par ordre de votre majesté, m'a chargé de lui remettre l'acte d'accusation portée contre le capitaine Storm.

LE ROI.

Donnez, monsieur. (*Il lit.*)

« Sur la plainte rendue par le colonel Weister, officier-général, chevalier de l'ordre de Prusse, gouverneur pour le roi, de la ville et comté de Brieg,

» Le conseil accuse le capitaine Storm, officier invalide, ancien capitaine de carabiniers, d'avoir appelé en duel ledit colonel, de l'avoir offensé dans sa personne par des propos injurieux, de lui avoir arraché et foulé aux pieds la décoration militaire dont il avait plu à sa majesté de l'honorer;

» En conséquence, ordonne que ledit capitaine Storm se présentera aujourd'hui 25 juin 1741, au conseil, pour y être interrogé sur faits et articles, rendre compte de sa conduite, et entendre le jugement qui doit décider de son sort.

L'OFFICIER.

Votre majesté a-t-elle eu la bonté de prendre connaissance du mémoire que j'ai eu l'honneur de lui remettre ce matin?

LE ROI.

Oui, monsieur, et j'ai donné mes ordres en conséquence. Faites approcher les officiers qui composent le conseil de guerre.

L'officier s'éloigne; peu après, les officiers entrent.

SCENE IV.

LE ROI, LES OFFICIERS composant le Conseil de Guerre.

LE ROI.

MESSIEURS, tous les jours ne sont pas des fêtes. Hier, couronnés par la victoire, nous étions dans la joie. En ce moment, le deuil nous environne, et je suis persuadé qu'il n'en est pas un de vous qui ne soit profondément affligé du devoir pénible que vous avez à remplir. J'ai lu l'acte d'accusation porté contre le capitaine Storm, je vous le remets, et je vous prie de porter la plus scrupuleuse attention sur cette affaire, qui me paraît mériter toute la profondeur de votre sagesse, pour asseoir le jugement que vous allez prononcer. Nous nous réunirons quand le conseil s'assemblera, et je vous ferai appeler. Allez, messieurs.

Les officiers s'éloignent.

SCENE V.

LE ROI, GARDES, PAGES, SOLDATS.

LE ROI, *seul.*

VOILA une affaire bien grave! Les faits contre le capitaine Storm sont terribles..... Je ne conçois pas comment à son âge il a pu se rendre coupable de pareils emportemens. Il faut qu'il ait été étrangement provoqué. Il est brusque, je le sais, mais

plein d'honneur. D'un autre côté, le mémoire qu'on m'a remis ce matin, charge le colonel Weister des plus affreuses violences. J'ai peine à croire encore qu'il se soit porté à de pareils excès. .. Mais après tout, cela n'a point de rapport à son démêlé avec le capitaine, et je veux en connaître la cause. (*à ses gardes.*) Faites venir le capitaine Storm. (*Les gardes sortent.*) Je voudrais qu'il pût se justifier, et m'épargner la douleur de condamner un homme dont la probité n'a jamais souffert la moindre atteinte.

SCENE VI.

LE ROI, le capitaine STORM, gardes.

LE ROI.

APPROCHEZ, capitaine, et dites-moi la vérité.

STORM.

Sire, jamais le mensonge n'est sorti de ma bouche.

LE ROI.

Pourquoi vous êtes-vous battu avec le colonel Weister?

STORM.

L'honneur m'en faisait un devoir.

LE ROI.

Mais vous connaissez la loi qui défend le duel.

STORM.

Je la connais, sire, mais je sais aussi qu'un homme est déshonoré quand il ne tire pas raison d'un outrage, et l'honneur est plus cher que la vie au capitaine Storm.

LE ROI.

C'est donc le colonel qui vous a provoqué?

STORM.

Provoqué! mille bombes! Pardonnez, sire; mais j'en appelle à votre majesté. Que devais je faire à un homme qui s'introduit dans ma maison, pendant mon absence, pour enlever ma nièce; qui s'y fait accompagner par des scélérats accoutumés à seconder ses entreprises criminelles, qui ne rougit pas d'employer le ministère de pareils monstres pour enlever de vive-force une jeune femme sans défense, et l'arracher de son asile. Je n'avais que le choix, ou de le tuer sur la place, et je le pouvais, ou de me battre avec lui. J'ai préféré ce dernier moyen.

LE ROI.

Mais ce combat a été accompagné de circonstances bien étranges. Vous lui avez arraché sa croix.

STORM.

Oui, sire, parce qu'il n'est pas digne de la porter.

LE ROI.

Et savez-vous, monsieur, que c'est moi qui la lui ai donnée?

STORM.

Eh bien, sire, cela prouve que les rois se trompent comme les autres hommes.

LE ROI.

Capitaine, je suis affligé de la position dans laquelle vous vous êtes mis; je ne puis vous dispenser de paraître au conseil de guerre.

STORM.

J'y paraîtrai, sire ; je sais le sort qui m'attend ; la mort ne m'épouvante pas, je l'ai vue de plus près dans les combats. La seule chose qui m'afflige, en quittant la vie, est de laisser ma nièce exposée, sans défense, aux attentats de ce misérable.

LE ROI.

Tranquillisez-vous, capitaine. On n'est pas impunément criminel dans mes états : éloignez-vous ; vous présenterez votre défense au conseil. On vous fera avertir quand il sera assemblé. (*On emmène le capitaine.*)

SCENE VII.

LE ROI, *à un officier de sa suite.*

VOYEZ si le colonel Weister est au camp, et dites-lui que je veux lui parler. (*L'officier sort.*)

SCENE VIII.

LE ROI, *seul.*

Il faut que j'interroge aussi le colonel ; je ne m'attends pas à lui trouver la franchise du capitaine ; mais il ne sait pas que je suis instruit ; qu'il prenne garde à lui, s'il entreprend de m'en imposer. Le voici. (*Le colonel parait.*)

SCENE IX.

LE ROI, LE COLONEL WEISTER, GARDES.

LE ROI.

EH bien, monsieur le colonel, nous avons remporté une grande victoire.

LE COLONEL.

Vous ne doutez pas, sire, de la part que je prends à cet heureux évenement.

LE ROI.

Vous n'avez pas voulu partager nos lauriers, et vous vous êtes dispensé de vous trouver à cette affaire.

LE COLONEL, *embarrassé.*

Sire... c'est bien malgré moi .. mais .. les affaires du gouvernement que vous m'avez confié... Votre majesté sait...

LE ROI.

Je sais, monsieur, qu'il y a des gens qui abusent du pouvoir qu'on veut bien leur donner pour commettre de grandes injustices.

LE COLONEL, *troublé.*

Sire .. je... je me flatte...

LE ROI.

Me direz-vous, par exemple, à quel propos vous vous êtes battu avec le capitaine Storm ?

LE COLONEL, *se rassurant.*

Sire, je ne me suis pas battu ; le capitaine est un fou, qui s'est livré envers moi aux plus coupables emportemens. Je l'ai désarmé, et comme les excès auxquels il s'est porté sont une offense envers votre majesté, j'ai cru devoir former ma plainte, et l'envoyer au conseil de guerre.

LE ROI.

Ainsi, c'est par respect et par attachement pour moi que vous

livrez à la mort un vieillard estimable, qui a servi son pays pendant cinquante ans avec honneur; je vous tiendrai compte de cette preuve de zèle..... A propos, pourriez-vous me dire ce qu'est devenu le jeune Belleman?

LE COLONEL, *extrêmement troublé.*

Belle.....man?

LE ROI.

Oui, Belleman, mon ancien page, qui servait dans votre régiment.

LE COLONEL, *toujours embarrassé.*

Mais, sire, votre majesté peut se rappeler que depuis qu'il a eu la témérité de se battre avec moi, il disparut : on n'en a plus entendu parler.

LE ROI.

De sorte que vous n'avez aucune connaissance de son sort?

LE COLONEL.

Aucune, sire : il se sera sans doute expatrié.

LE ROI.

J'en suis fâché, ce jeune homme promettait beaucoup; il serait devenu, j'en suis sûr, un excellent officier. Il était marié, je crois?

LE COLONEL, *d'un air distrait.*

Marié ?.... oui..... sire, je crois qu'oui, il était marié.

LE ROI.

Connaissez-vous sa femme?

LE COLONEL, *à part.*

A quoi doivent aboutir toutes ces questions?

LE ROI.

Répondez-moi donc! Je vous demande si vous connaissez la femme de Belleman.

LE COLONEL, *très-embarrassé.*

Ou.....i..... non, non, je ne la connais pas.

LE ROI, *d'un air sévère.*

Il suffit, monsieur, retirez-vous. (*aux gardes*) Accompagnez monsieur le colonel, et vous me répondrez de sa personne.

LE COLONEL.

Mais, sire. ...

LE ROI.

Votre présence, monsieur, sera nécessaire au conseil de guerre; toute autre affaire doit céder à celle-là, et je suis bien aise de m'assurer que vous ne vous absenterez pas. Allez, allez, allez. (*On emmène le colonel.*)

SCENE X.

LE ROI, *seul.*

Quelle profondeur de scélératesse! Le capitaine Storm a bien raison, mais heureusement si les rois commettent des erreurs, ils ont plus que personne des moyens de les réparer.

SCENE XI.

LE ROI, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Sire, votre majesté est obéie. Je me suis rendu avec mon escorte au château du colonel Weister; on a voulu d'abord faire quelque résistance; mais j'ai montré l'ordre dont j'étais porteur,

et l'on nous a ouvert les portes. Nous avons trouvé dans une chambre basse, une jeune dame; elle était livrée au plus sombre désespoir.....

LE ROI.

Une jeune dame?

L'OFFICIER.

Oui, sire; nous l'avons mise en liberté. Ensuite, après bien des recherches, nous sommes parvenus à découvrir dans un cachot un homme mal vêtu, portant une longue barbe, et sur sa personne l'empreinte du malheur. Nous lui avons annoncé qu'en vertu d'un ordre de votre majesté, nous allions le conduire au camp. Il s'est empressé de nous suivre, et sorti à peine de son obscure prison, il s'est élancé dans les bras de la jeune femme en la nommant son épouse.

LE ROI.

Où sont-ils?

L'OFFICIER.

Les voici.

SCENE XII.

LE ROI, CAROLINE, BELLEMAN.

(Caroline et Belleman se jettent aux pieds du roi.)

CAROLINE.

Ah! sire!

LE ROI, *à Caroline.*

Relevez-vous, madame. *A Belleman.* Relevez-vous.

BELLEMAN, *toujours à genoux.*

Vous voyez, sire, un des plus fidèles et des plus malheureux sujets de votre majesté.

LE ROI.

Est-il possible? Quoi! serait-ce vous Belleman, j'en crois à peine mes yeux? Vous, dans cet état? Relevez-vous donc.

BELLEMAN.

Si votre majesté a daigné lire le mémoire que j'ai pris la liberté de lui faire passer, elle est informée des malheurs qui m'ont accablé depuis deux ans.

LE ROI.

Je l'ai lu, et vous voyez par la promptitude avec laquelle je vous ai secouru, que je n'ai pas oublié que vous m'avez autrefois servi avec zèle.

BELLEMAN.

Ah! sire! pourrait-on s'acquitter autrement de ses devoirs, envers votre majesté? On goûte tant de plaisir à les remplir, qu'on en trouve la récompense dans son propre cœur.

LE ROI.

Sans doute, c'est la plus flatteuse pour un homme de bien.... Si vous en aviez toujours été bien persuadé, Monsieur, vous auriez eu plus de respect pour la loi, et ne vous seriez pas exposé à la peine déjà prononcée contre vous.

CAROLINE.

Oh! ciel!...

LE ROI.

Madame, je vous afflige, mais son duel avec son colonel, est un délit punissable.

BELLEMAN.

Ah ! sire, pouvais-je me voir enlever mon épouse, et ne pas venger son honneur et le mien.

LE ROI, *d'un ton sévère.*

Vous avez eu tort de vous battre, il fallait venir me trouver. Ce sont de ces sottises qui ne font qu'aggraver les maux, et vous en êtes la preuve.

CAROLINE.

Eh bien ! sire, il ne me reste donc plus qu'à implorer le secours des lois pour obtenir justice du colonel Weister, qui vient de renouveler ses attentats contre moi ; et qui, sans le secours inattendu que j'ai reçu de votre majesté, me retenait prisonnière dans son château.

LE ROI.

Pour vous, madame, je vous prends sous ma protection, et vous pouvez croire que désormais personne n'osera vous offenser. Mais votre époux s'est exposé à un jugement que je ne puis m'empêcher de lui laisser subir.

CAROLINE, *pleurant.*

Ah ! cher Belleman ! Faut-il te perdre au moment d'une réunion si désirée, après une absence qui m'a coûté tant de larmes !

BELLEMAN.

Ma chère Caroline, je n'ai fait qu'entrevoir le bonheur, mais je rends grace au ciel qui m'a permis de te revoir encore une fois, avant de mourir, console-toi.

CAROLINE.

Me consoler ! Eh ! le puis-je ? quand je perds tout à-la-fois mon époux, et le brave capitaine Storm.

LE ROI.

Trève à ces réflexions. Quand on connaît les lois, on doit s'y soumettre, ou s'attendre à leur sévérité quand on les brave. (*A Caroline.*) Calmez-vous, madame ; si je ne puis vous rendre un époux, un ami, vous trouverez en moi un père, et vous pouvez être assurée que je ne négligerai aucun des moyens qui pourront adoucir vos regrets.

CAROLINE.

Ah sire ! ..

LE ROI.

Allons, allons, c'est assez ; éloignez-vous. (*A l'officier.*) Qu'on les sépare.

On emmène Belleman. L'officier donne la main à Caroline, et la conduit dans la tente à droite de l'acteur, où il place des factionnaires.

LE ROI, *à l'officier.*

Donnez l'ordre pour assembler le conseil.

SCENE XIII.

On bat la générale. Les troupes se mettent en mouvement. Elles défilent devant le roi, qui, environné de ses officiers, se place dans sa tente, où le conseil s'assemble, et présente un spectacle solemnel.

LE ROI, *s'adressant au conseil.*

Vous êtes sans doute suffisamment instruits, messieurs, des causes que vous avez à juger. Vous avez reçu les plaintes rendues contre les accusés, et vous avez entendu leurs défenses.

Il ne vous reste plus qu'à prononcer sur leur sort. Organes de la loi, songez que nulle considération ne doit s'interposer entre elle et vous. Ma présence pourrait peut-être gêner vos délibérations; je vous laisse.

Le roi sort de sa tente, le conseil s'y groupe pour délibérer. Après le tems convenable pour la délibération, le président dit,

LE PRÉSIDENT.

Qu'on amène les trois accusés.

On va les chercher, ils paraissent environnés de soldats.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, STORM, BELLEMAN, WEISTER, Officiers, Soldats, Pages, Gardes, Peuple.

Le capitaine STORM *levant les mains au ciel.*

O DIEU! pourquoi la route du vice est-elle semée de fleurs? Pourquoi le crime est-il souvent impuni? Pourquoi foule-t-on aux pieds les lois de la nature? En vain la probité se retire sous le toît d'une chaumière, le vice l'y poursuit, l'immole, et rit encore de ses forfaits. Mais pardonne, être incompréhensible, pardonne ces murmures. Ce que tu fais est toujours juste et bon; et la vertu trouvera dans ton sein un asile inaccessible à la méchanceté des hommes. *(On fait un roulement.)*

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL.

Le conseil, après avoir mûrement délibéré, déclare à l'unanimité le capitaine Storm atteint et convaincu d'insubordination, d'infraction à la loi contre le duel, d'avoir foulé aux pieds l'ordre de sa majesté; en conséquence, le conseil condamne ledit capitaine Storm à la peine de mort. (*Tout le monde parait consterné.*) A l'égard de M. Belleman, déjà condamné par un jugement antérieur auquel il s'est soustrait, le conseil, après avoir reconnu l'identité de sa personne, ordonne qu'il subira son jugement. Et attendu que les délits du colonel Weister ne sont point du ressort de la justice militaire, le renvoie pardevant les tribunaux civils.

Le colonel triomphe, et a l'air de narguer le capitaine.

SCENE XV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE.

Caroline s'élance hors de la tente où elle est gardée. Les fusils se croisent. Elle se précipite dessus, étend les bras comme pour s'élancer vers le roi, et s'écrie avec l'accent d'un profond désespoir,

CAROLINE.

Grace, grace, au nom des sublimes vertus qui caractérisent le grand Frédéric, grace!

Elle tombe anéantie sur les fusils. Tous les regards sont fixés sur elle, et chacun témoigne l'intérêt qu'elle inspire. Storm paraît attendri, Belleman anéanti, le colonel inquiet. Le roi paraît chercher sur tous les visages l'opinion publique. Tableau général. Enfin, le roi fixe Caroline. il fait un geste d'admiration, puis de compassion. enfin, par un geste de commandement, il ordonne qu'on la laisse libre. Elle vient sans trop de précipitation tomber aux pieds du roi. Elle n'a plus la force de parler, mais elle peint l'état de son âme par son geste suppliant, son regard et ses larmes. Le roi, attendri, lui tend la main, et lui dit:

LE ROI.

Levez-vous, madame, et jouissez du triomphe de la vertu, je fais grace à votre époux.

CAROLINE, *faisant un cri.*

Ah! sire!

Elle se jette dans les bras de son époux avec ivresse, puis elle montre le capitaine Storm au roi, avec un geste qui signifie, ET LUI. — Tableau.

LE ROI.

Messieurs, quant au capitaine, ce qu'il y a de plus répréhensible dans sa conduite n'a point été prévu par la loi. Elle ne dit point quelle peine on infligera à un homme qui aurait la hardiesse d'arracher à un autre la décoration dont j'honore le courage. Le capitaine Storm s'est rendu coupable de ce délit, jusqu'alors inconnu; mais son motif fait son excuse. J'aime à croire que c'est par respect pour cette décoration même, qu'il en a dépouillé un militaire indigne de la porter. Votre souverain, dans une telle circonstance, doit mettre en équilibre le délit et l'équité. J'ai pesé l'intention du capitaine, et je lui pardonne tout, sans tirer à conséquence.

TOUS.

Vive le grand Frédéric! (*Tableau.*)

LE ROI.

Je puis faire grace à l'impétuosité du caractère, au cri de l'honneur offensé; mais je ne le ferai jamais à la scélératesse, à la violence, au crime réfléchi, ni à l'abus du pouvoir. Eh! où en serions-nous, si ceux qui sont faits pour maintenir les lois, étaient les premiers à les enfreindre? J'ordonne que le colonel Weister soit à l'instant dégradé à la tête de son régiment, et renfermé pour le reste de ses jours. (*On emmène le colonel.*) (*A Belleman.*) Vous, Belleman, souvenez-vous qu'un homme qui commande à d'autres, doit donner l'exemple de la modération. Je vous rends votre grade de lieutenant, mais je vous destituerai si j'apprends que vous ayiez avec vos soldats autant de vivacité que vous en avez eu avec le colonel.

BELLEMAN.

Ah! sire, ce que j'ai souffert depuis deux ans est une grande leçon!

LE ROI.

Allons, allons, oubliez le passé.
(*A Storm, en souriant.*) Vous voyez, capitaine Storm, que si les rois se trompent quelquefois, ils savent aussi mettre chacun à sa place, quand la vérité leur est connue.

STORM.

Pardonnez, sire, la franchise d'un vieux soldat: je sais bien comme on se bat, mais j'ignore comment on parle à des rois. L'Europe, admirant vos talens et vos vertus, vous a surnommé FRÉDÉRIC-LE-GRAND, et vous prouvez, en exerçant la clémence, combien vous êtes *digne du trone.*

(*Tableau général.*)

FIN.